

Stendhal Syndrôme

Recueil de nouvelles par Nathan Perry

- 1.....Stendhal Syndrome
- 2.....Le Douzième coup
- 3.....L'enfant de l'asile
- 4.....Le village sans nom
- 5.....La malédiction de Sybille
- 6.....Le manoir
- 7.....Sueurs froides
- 8.....Le culte de l'épouvante
- 9.....Le Songe
- 10.....Le journal d'Howard
- 11.....Re-animator
- 12.....Les disparus d'Eilean Mor

Stendhal Syndrome

Dédié à Alt236

Syndrome de Stendhal : « Ensemble de trouble psychosomatiques survenant chez certains voyageurs exposés à une œuvre d'art qui prend une signification particulière pour eux, ou à une profusion de chefs-d'œuvre en un même lieu dans un même temps »

L'unique rayon de lumière ayant parvenu à illuminer la chambre sombre mettait en valeur la dernière œuvre monstrueuse du peintre fou. Une abomination semblable aux peintures de Beksiński. Une créature gigantesque, dont la peau rouge était affublée de cicatrices et autres orifices aux utilités inconnues. Des crocs acérés sorti d'une gueule fermé étaient les seuls éléments de la tête, pas d'oeil ni d'oreille, juste une face avec un visage cauchemardesque. Il se dégageait de ce monstre une froideur et une cruauté certaine, aucune émotion, aucune pitié ni aucune empathie ici. Pourtant, le portrait est fascinant, d'un réalisme sans pareil, le mal-être du peintre n'as en rien détérioré son talent. Le monstre est tellement abominable qu'il est inconcevable pour le commun des mortels de, ne serait-ce qu'entrevoir une telle vision. Seule une imagination morbide accompagnée d'un inconscient profondément dérangé à pu donner vie à une telle représentation.

Pourtant l'œuvre n'est pas fini et ça, le peintre en à bien conscience, ironiquement. Car la conscience mentale n'est plus ce qui peut le définir. Un mal profondément pervers et ancien avait corrompu son esprit dès sa naissance. Ayant flairé un esprit brillant et intelligent, le mal grandissait dans l'ombre de son subconscient, se nourrissant de ses peurs et de sa terreur. Ce même mal qui semblait frapper un grand nombre d'artistes de grand talent, quasiment tous voués à une vie

malheureuse, solitaire tel le poète Charles Baudelaire ou bien l'écrivain Edgar Allan Poe. La sensibilité accompagnée de l'imagination et de l'intelligence semble être un terreau fertile pour ce mal perfide et sournois. Ce mal qui n'a pour but que de terrifier, afin de pouvoir vivre. Car la vie des damnés ne peut subsister que grâce au malheur et à la souffrance. Mais ils ne peuvent mener à bien leurs terribles desseins sans parasiter notre monde. Et qui de mieux que des artistes talentueux pour propager leur malveillance ? Ce mal dont personne ne peut rien est toujours assimilé à la folie, comment deviner que les visions de nos cauchemars sont réels quelque part et qu'elles sont bien malveillantes ?

Le monstre en train de prendre vie sur la dernière toile du maître fait partie de ce monde. Il attend son tour en pervertissant toujours plus l'esprit du peintre, qui n'a d'autre choix que de se plier à cette entité. Non seulement conscient de l'inachèvement de son œuvre, il est également conscient de la nature maléfique de celle-ci. Car ses précédentes œuvres prennent vie. Du moins celles suffisamment achevés pour pouvoir s'extirper de leur dimension de cauchemar. Elles planent alors sous une forme spectrale et s'évadent dans la nature, laissant derrière elles une sensation de froid et souillant l'air, provoquant une ambiance de profonde mélancolie. Ce qu'elles font une fois libre ? Le peintre n'en a aucune idée, mais nul doute qu'il n'en résulte quoi que ce soit de bienveillant. Pourtant, jamais aucune des créatures ne s'en est jamais prise à lui, si l'on excepte la détérioration de son état mental.

Les visions lui viennent du monde onirique, c'est dans un sommeil perturbé qu'il se fait harcelé et poursuivi par les mêmes créatures à qui il donne vie. Toutes les abominations imaginables et inimaginables peuplent ce monde. Tantôt des créatures rampantes la gueule dégoulinante d'acide, ou bien des monstres bicéphale, en passant par ceux ayant les organes à vif. A partir du moment où un être humain a pu imaginer dans ses cauchemars une quelconque

créature, elle avait sa place dans ce monde. Cependant, parmi toutes ses horreurs, il y avait une entité qui revenait toujours, qui était toujours présente, quoi qu'il arrive. Surplombant un ciel toujours orageux, c'était une masse colossale et infecte qui lévissait, dominant de par sa taille démesurée ce monde de terreur. Bien qu'il soit impossible d'en faire une description correcte tellement la chose dépassait l'entendement, on peut en dire que la chose se constituait d'une masse de multiples créatures qui auraient fusionnés entre elles. Des bras, des tentacules, des excroissances monstrueuses et des organes impossibles à identifier parsemaient la masse de chair visqueuse en putréfaction. Des visages humains paralysés par la terreur et la douleur étaient encrés dans son corps. La créature s'étendait en longueur, mais le peintre n'a jamais réussi à voir l'un ou l'autre bout du monstre, comme si il était tout simplement infini. Depuis le sol, la chose pouvait ressembler à un pont flottant et gesticulant. Des auras fantomatiques s'élevaient en permanence du sol jusqu'à atteindre la créature, comme pour la nourrir. De part sa présence omnisciente, le peintre en déduit qu'il s'agissait de la pierre angulaire de ce monde onirique terrifiant.

A chacun de ses réveils, une envie inexplicable le force à mettre sur toile ce qu'il a vu. La singularité de ses œuvres lui a valu une exclusion sociale extrême. Personne à part lui ne semblait réussir à admirer ses œuvres sans être pris de vertiges, de sueurs froides et dans les cas les plus extrêmes, de malaises. La dimension cosmique malsaine et très réaliste des peintures lui a également valu d'être interdit de toute exposition. L'humanité ne semblait pas vouloir affronter les représentations de ses propres cauchemars. La peur de ses semblables pour ses propres œuvres et sa solitude grandissante augmentèrent un peu plus l'emprise du mal sur lui. Plus le temps passait, plus les peintures étaient perfectionnées et exécutées avec une rapidité hallucinante, permettant à toujours plus de cauchemars de se reprendre dans la nature. Le taux d'actes violents et gratuits atteignit un

pic jamais vu en France, et l'épicentre de ses actes était l'appartement où vivait le reclus. Cependant il n'avait pas conscience de la montée des violences et quand bien même, rien ne pouvait l'empêcher de continuer sa participation à la diffusion du mal. Plusieurs fois l'idée de sauter par la fenêtre lui avait traversé l'esprit mais l'attraction des toiles était toujours plus forte.

Après une longue contemplation, il décide de s'équiper de son matériel et se met à peaufiner les derniers détails avec une frénésie démesurée. Les cheveux longs et sales, ne s'étant pas changés ni lavés depuis plusieurs jours, il n'est plus que l'ombre d'un homme lorsque la créature démoniaque parvint à s'extirper de la toile et lui fait face. Le spectre devant lui lui inspire immédiatement une terreur encore plus forte que pour tous les autres cauchemars auxquels il a donné vie. Subitement, un éclair de conscience lui traverse l'esprit. Cette fois il ne peut laisser une telle horreur indicible se fondre dans la nature. Se précipitant dans la cuisine, il s'arme du premier couteau à sa portée et se jette sur la toile, dans le but de la détruire. Ayant deviné ses intentions, la créature projette sur lui un halo de lumière violette qui l'immobilise sur le champ. Conscient mais ne pouvant se débattre, il vit le monstre le diriger vers la toile désormais libre de son occupant. Juste avant de comprendre son horrible destinée, il poussa un cri effroyable, immédiatement suivi d'un silence de mort. La créature s'en alla et la dernière toile du maître se trouve maintenant un autoportrait glaçant de réalisme et de terreur.

Le douzième coup

Ding... Un coup. Je l'entendrai donc à chaque nuit cette première heure de la journée, annoncée par le vieux coucou qui pourtant se trouve à l'opposé de la maison. Un son sec, froid et sans originalité. Mais je ne me suis jamais résigné à l'enlever. Il fait parti du décor de la maison, un vieux et grand manoir qui appartenait à mes parents avant qu'il ne me soit légué après leurs morts. Comme je suis fils unique et célibataire, j'habite seul dans cette grande demeure où j'ai passé toute ma vie. Mais cela ne m'empêche pas de ressentir quelques fois un léger frisson lorsque j'arpentais les couloirs sombre tout droit sorti de temps immémoriaux. Ce frisson se transformait parfois en peur irraisonnée lorsqu'au même moment le vieux coucou de la cuisine accomplissait sa tâche en annonçant d'un son puissant et mystérieux qu'une nouvelle heure s'était écoulée.

Mes nuits d'enfant avaient été peuplés de cauchemars tous plus hideux les uns que les autres. Je rêvais que j'arpentais les couloirs du manoir de nuit, et que des présences malveillantes rôdaient tout autour de moi. Le vieux coucou accomplissait sa funeste tâche et à chaque heure qui passait, je voyais de nouvelles créatures monstrueuses tout autour de moi. Le calvaire durait longtemps, très longtemps. Je sentais mon cœur battre de plus en plus fort dans ma poitrine. Je ne pouvais crier, ne pouvais m'enfuir, mes muscles étaient paralysés, je ne pouvais rien faire, j'observais impuissant tandis que les monstres se multipliaient inexorablement autour de moi. C'est lorsque retentissait le premier des douze coups qui annonçait l'heure la plus sombre que la terreur atteignait son paroxysme, si bien qu'à chaque fois je me réveillais avant que le douzième coup ne retentisse. Que se passerait-il si je tenais jusqu'au dernier coup ? Je ne le savais pas. Encore maintenant, adulte il m'arrive de faire de nouveau ce cauchemar.

Ding, ding, ding, ding, ding, ding... Six heures, j'ai dormi cinq heures sans interruption, un exploit. Je me levais avec difficulté et me dirigeais vers la cuisine (ou ce trouvais le fameux coucou), afin de prendre mon petit déjeuner. Une nouvelle journée s'offrait à moi. Une journée interminable, ennuyeuse et froide. Depuis quelques jours une tempête de neige frappait la région de façon si violente et soudaine qu'il m'était impossible de mettre le pied à l'extérieur. En effet, le manoir est situé en hauteur et dans les bois, isolé du reste du monde, mon premier voisin se trouve à plus de cinq kilomètres. La route de forêt qui menait au prochain village était complètement impraticable depuis le début de la tempête. J'étais donc condamné à rester seul dans l'immense manoir une journée de plus, sans électricité. Je pris donc mon temps pour savourer mon petit déjeuner, fait d'œufs et de bacon principalement. J'espère que la tempête prendra bientôt fin, j'apprécie quelques fois la solitude mais, comme tout à chacun, j'aime tout de même avoir de la compagnie, de temps en temps.

Le coucou venait de sonner sept coups lorsque je quittais la cuisine et décidais de me rendre à la salle de bain afin de me laver et de m'habiller. Un léger frisson parcouru ma colonne vertébrale lorsque je passais dans le couloir où était accroché tout les trophées de chasse de mon père. Ce couloir était l'un de ceux que je voyais parfois dans mes cauchemars.

Il était huit heure lorsque l'ennui commença déjà à s'installer. Afin de passer le temps jusqu'au repas de midi, je décidais de me rendre dans l'immense bibliothèque du manoir, où était entreposés des milliers de livres en tout genre, ainsi que mes écrits. Je ne suis pas un très bon écrivain mais le fait d'écrire m'aide à tuer le temps. Je m'installais donc au bureau au centre de la bibliothèque et observais les livres qui m'entouraient. Il y avait de tout, des traités scientifiques, des livres d'histoires, des livres sur la criminologie, la psychologie, des livres de médecine, des romans d'auteurs connus tels que Stephen King, Lovecraft, Jules Verne, Edgar Poe et bien d'autre encore, et des

tas de romans d'auteurs moins connus comme John Ethan Py ou Marc Dugain. Il y avait également des recueils de poèmes de Baudelaire, Rimbaud, Victor Hugo etc. Le manoir appartenait à ma famille depuis de très nombreuses générations, la bibliothèque se remplissait un peu plus chaque années depuis qu'elle existait, ce qui expliquait une telle collection. J'entrepris de relire les poèmes que j'écrivais quand j'étais plus jeune. Je pense que je vais me remettre à en écrire quelques un, à partir de cette après midi. Je me rendais compte que lorsque j'étais adolescent mes poèmes et écrits étaient assez sombres, et évoluaient peu à peu au fil du temps. Je retombais sur un poème écrit lorsque j'avais dix sept ans, écrit le lendemain de l'un de mes cauchemars, et qui résumait bien ce que je ressentais. Je l'avais sobrement intitulé "Cauchemar..." :

*"Je suis perdu, je ne sais ou je vais
Je sentis alors mon cœur battre à la mesure de ma peur
Des yeux malsains m'épièrent dans ma frayeur
Je compris alors, un cauchemar se réalisait*

*Je ne puis sortir de cette transe morbide
Lorsque j'aperçois quelques abominations
Je réalise que ce sont des créatures hybrides*

*La peur grandit de manière exagérée
Je ressentis alors un grand frisson
Comparable au souffle des créatures de l'obscurité*

*Je pousse alors un cri de terreur démesuré
Mais aucun son ne me parvenait
Si ce n'est celui de l'heure qui vient de passer
L'heure la plus abominable approchait"*

Je ne me rappelais plus de ce poème, écrit il y a longtemps, mais je dois bien admettre qu'il décrit de la meilleur manière possible les

terreurs que représentent mes cauchemars. Je me surpris également moi même, j'avais oublié que je pouvais écrire quelque chose de si sombre à l'âge de dix sept ans. Et ma surprise grandissait lorsque je parcourais d'autres poèmes, j'avais écrit des choses biens plus sombres encore lors de ma jeunesse. Je relisais également d'anciennes nouvelles, et la encore je me surprénais moi même à avoir écrit des récits d'horreur dès l'âge de seize ans. Nul doute que mes peurs d'enfances ont jouées un rôle très important dans le style de mes récits de jeunesse.

Ainsi je passais quatre heures de ma journée à relire d'anciens ouvrages, la bibliothèque était pour moi un endroit reposant et rassurant car la présence des livres avait quelques chose de protecteur. Mais surtout, c'était l'endroit du manoir ou j'entendais le moins le sinistre son produit par le coucou démoniaque. La cuisine et la bibliothèque étaient situées à l'opposé l'une de l'autre si bien que, le son du coucou était quasiment imperceptible, il m'arrivait même de rare fois de ne pas l'entendre du tout.

Je ne ratai cependant pas les douze coups annonçant midi. Une moitié de journée venait de passer, je descendais à la cuisine pour le déjeuner, en espérant que la seconde moitié de la journée passerait rapidement. Je m'afférais à préparer le repas et commençais à dîner lorsque le *Ding* annonçant la première heure de l'après midi retentissait. Je ressentais une très étrange sensation à ce moment même, une douleur fulgurante et éphémère, comme un pique de glace me traversa le cerveau en passant d'une tempe à l'autre. Je restai sous le choc quelques secondes et tentais de reprendre ma respiration le plus calmement possible. J'étais sous le choc, jamais je n'avais ressenti une telle chose. La douleur que j'avais ressentis, bien que très rapide fût très douloureuse, je sentais les battements de mon cœur dans mes tempes, et transpirais à grosses goûtes. Après cinq bonnes minutes, je repris mes esprit et me décidais finalement à manger mon

déjeuner. Ce fut rapide, je terminais de manger avant que le coucou n'annonce 14h.

Ding, ding... Lorsque le deuxième coup si fit entendre, la même souffrance que celle que j'avais ressentis une heure plus tôt mais multiplié par dix me frappa de plein fouet. La douleur fut si forte que je me retrouvais couché sur le dos et poussais un faible cri. Cette fois ci, il me fallut dix bonnes minutes avant de pouvoir m'en remettre et me relever. Est ce que je devenais fou ? Peut être que la solitude commençait à jouer des tours à mon esprit... J'avais grand besoin de prendre l'air. Impossible de sortir à cause de la neige qui m'empêchait même d'ouvrir la porte de l'entrée. Aussi, une fois debout j'ouvris une fenêtre opposée au sens du vent (pour éviter de faire entrer la neige) afin de pouvoir contempler l'extérieur et faire le plein d'oxygène. Ça ne pouvait que me faire du bien.

Sentir l'oxygène sur mon visage me fit le plus grand bien. L'air glacial me fouetta le visage. Au dehors, la neige recouvrait absolument tout, je n'avais jamais vu une telle tempête de neige de toute ma vie, ce n'était malheureusement pas près de s'arrêter, je risquai d'être isolé encore de nombreux jours dans mon manoir. De la fenêtre, je pouvais remarquer que la porte d'entrée qui faisait deux mètres de haut avait complètement disparue derrière la masse gigantesque de neige. Je sentais les battements de mon cœur dans mes tempes chaque seconde depuis la deuxième crise. Les arbres étaient tous entièrement recouverts de neige, le paysage était d'une blancheur immaculée. Malgré la pureté que représente un tel paysage, je ressentais quelque chose de terriblement maléfique dans l'atmosphère, quelque chose que je ne pouvais expliquer, comme si une présence démoniaque me guettait et attendait que quelque chose se passe. Ce sentiment, bien que sans fondements me perturba tellement que je refermais la fenêtre ainsi que le volet, je décidais même de refermer

tout les volets du manoir, j'avais la sensation qu'une chose de l'extérieur voulait entrer dans la maison...

Je m'apprêtais à fermer la dernière des fenêtres du manoir quand trois coups annoncèrent qu'il était quinze heures. Le vent émis un étrange son au même moment, comme si il tentait de me dire quelques chose. Je refermais la fenêtre à toute vitesse et, pris de panique, je me réfugiais sous la fenêtre en regardant le mur d'en face, sans oser cligner des yeux de peur que quelque chose apparaisse sans que je ne puisse le voir. Je respirais bruyamment, et mon cœur battait tellement fort dans ma poitrine que j'avais l'impression qu'il pouvait s'arrêter à tout moment. Le murmure continuait malgré tout, mais il m'était impossible de comprendre ce qu'il me disait, je ne parvenais pas à distinguer le moindre petit mot, je n'étais même pas sur que le murmure parlait dans notre langue. Je ne pouvais supporter ça très longtemps. Prenant mon courage à deux mains, je me levais et ferma les volets, ainsi que la fenêtre du plus rapidement que je le pu. Quel soulagement quand le murmure disparut enfin ! J'allumais des bougies un peu partout dans le manoir, l'électricité étant coupée à cause de la neige et comme la lumière naturelle ne pouvait désormais plus passer, c'était le seul moyen qui me restais pour m'éclairer. L'éclairage des bougies contribuait à rendre l'ambiance plus sinistre encore. Je devais me changer les idées, au plus vite. Aussi, je décidais d'aller prendre une douche, une douche froide pour penser à autre chose car je commençais à me poser des questions sur ma propre santé mentale.

L'eau froide coulait le long de mon corps. Je regardais fixement le mur d'en face, en proie à une terrible inquiétude, étais-je devenu fou ? Malgré mes craintes, j'avais ouvert la fenêtre de la salle de bain, les bougies ne pouvaient m'offrir un éclairage efficace. L'eau coulait, et mon regard se perdait dans le vide. Puis, tout d'un coup je vî de la buée autour de moi, chose étrange car l'eau était froide. Au début, je n'y prêtais guère attention jusqu'à ce que la buée soit omniprésente

dans la pièce. Je voulais tourner la tête pour constater l'ampleur du phénomène mais je réalisais que je ne pouvais plus bouger, j'étais paralysé ! Impossible de hurler également, bien que ça n'aurait servi à rien. J'étais debout sous la douche, de l'eau glacée coulait le long de mon corps et j'étais entouré de tellement de vapeur que je ne pouvais plus voir le mur d'en face, et tout cela sans pouvoir faire le moindre mouvement. La condensation commençait à tourbillonner autour de moi, telle une armée de fantômes qui observerait une chose insolite.

Puis, au bout de quelques secondes, toute la buée s'éleva et disparut complètement de mon champ de vision. Elle se trouvait au dessus de moi, mais je ne pouvais la voir. Que me voulait-elle, que faisait-elle ? Mon cœur battait tellement fort que j'avais l'impression que ma poitrine allait exploser. Ma respiration se faisait difficile, mes yeux, qui étaient les seuls organes que je pouvais mouvoir, furetaient de droite à gauche à toute vitesse. Pendant plusieurs longues secondes, il ne se passa rien. Puis, quelque chose de tiède et visqueux me frôla l'épaule, je respirais d'une manière exagérée, guidé par la peur. Puis la chose descendit le long de mon corps, j'avais l'impression que les tentacules d'une pieuvre géante m'encerclaient... La chose passa au dessus de mon épaule et je vis que ce n'était rien d'autre que cette buée, une buée tiède et visqueuse s'entourait délibérément autour de mon corps, comme si elle ne voulait pas que je parte. Elle s'enroula autour de mon visage et je ne pouvais plus respirer, pendant plus de vingt secondes je fus étouffé sous une masse de tentacules imaginaire avant de m'évanouir.

Les ténèbres dansaient autour de moi, je me relevai péniblement. Je n'étais plus dans ma salle de bain, je n'étais plus de mon manoir non plus d'ailleurs. J'étais entouré de noir, je ne savais pas si il y avait ou non des murs autour de moi. La seule clarté se trouvait devant moi, je pouvais percevoir un très faible rayon de lumière blanche loin devant. Mû par un instinct de survie, je me dirigeais sans réfléchir vers la lumière. J'avais beau courir le plus rapidement possible, je n'avais pas